

Les moustaches d'un Alexandrin

Assis à la terrasse d'un café du port, l'homme savourait sa bière fraîche à petites lampées. Soudain, sorti d'on ne sait où, un chat noir fit tomber le couvercle d'une poubelle. Alerté par le bruit métallique, le vieux marin tourna la tête ; son regard fut amarré par quelque chose d'insolite.

« Chat noir ! Crédiou, chat noir !

Un chat noir ! Droit devant ! »»

Telle une vigie qui vit le Hollandais volant,
Il se leva d'un bond, fauchant le guéridon...
Le cendrier marron, la bière et son carton.

Dans cet imbroglio, les convives attablés
Ajoutèrent au fracas des chaises renversées,
Des serveurs débordés et des moutards braillards.
Les yeux écarquillés et le visage hagard,
Toute cette multitude se mettait à hurler.
Des femmes hystériques, des cardiaques arythmiques
S'effrayèrent à leur tour en chutes cataclysmiques,
Jusqu'à ce que le vieux se remit à crier :

« Chat noir ! Crédiou, chat noir !

Chat noir ! Crédiou, chat noir ! »»

Postillonnant ceci, tel un vieil arrosoir.

Et soudain, sans prévenir, le silence se fit.
Tout ce beau monde nerveux, empourpré se remit.
On se réajusta en tenue et en voix.
Du calme, pensait-on dans un grand désarroi.

« Chat noir... » murmurait la foule époustouflée.

« Chat noir... » soufflait la houle des corps étirés.

Etirés pour mieux voir, ne serait-ce qu'un chat noir.
L'attraper le premier, devenait un devoir
Mais le vieux matelot avait l'œil affuté !
C'était lui que le sort avait recommandé.

« Chat noir, crédiou ! » hurla le marin de plus belle,
Fonçant comme une torpille ; direction la poubelle.
Les jambes gainées dans d'énormes cuissardes,
L'homme fatiguait, enjambant les rambardes.

Tout à coup, décampa le félin noir de jais
Qui bondit sur ses pattes et courut vers les quais.
Le marin chevauchait de vieilles bottes rendues
En ouvrant le compas de ses jambes tendues.
Agrippant de ses mains les échasses marines,
Le matelot ahanait, actionnant cette machine.

Le rythme accéléra, se faisant démentiel.
Il suivait une queue raide qui pointait vers le ciel.
Sous l'appendice caudal, un œil rose et ridé,
Le fixait sans arrêt d'un air dévergondé.

Le vieux courait, peinait, grimaçant de douleur,
En souffrant atrocement de ses membres inférieurs.
Le chat était vaillant en arrivant au port,
Suivi clopin-clopant d'un ancêtre presque mort.
La petite bête sauta sur les roches entassées,
Se faufilant très vite à l'abri du danger.

Le vieil homme haletant s'approchait du rocher
Quand, de l'ombre, une femme sortit pour le héler.

« Que fais-tu là, vieillard, à courir le chat noir ?

Fais demi-tour sur l'heure ; retourne à l'abreuvoir !

- Je cours de tout mon soûl pour choper ce matou.

La vie a enchérit, il me faut quelques sous !

La rançon escomptée ne me fera pas faillir.

La peau de ce chat noir, il me faut l'obtenir.

Mille euros sont promis pour tout chat capturé.

Le maire l'a décidé ; l'a signé par décret.

- N'as-tu donc point de honte ? S'avilir pour deux ronds !

- Mêle-toi de tes oignons, espèce de laideron !

(Souvent dans l'embarras, le marin est abrupt.

Quelques mots dits suffisent... et voici une brute.)

- S'acharner sans répit sur ces petites bêtes,

Voilà qui est indigne d'un marin en retraite !

- Sachez que par trois fois, j'ai passé le Cap Horn,

J'ai vu de près la mort, elle m'a tout juste frôlé,

Ce n'est pas aujourd'hui que je vais renoncer

Et me faire sermonner par une maritorne !

Le vieux a bourlingué ; la femme le sait bien

Mais les chats comptent bien plus que quelque galérien.

- Que vous ont-ils donc fait ces pauvres animaux

Pour vouloir les tuer contre un petit pécule ?

- La somme de mille euros ne m'est pas ridicule

Et le port où je vis ne sera pas un zoo ! »

Pendant que s'exposait cette joute oratoire,

Les abîmes minéraux engloutirent le chat noir.

Minet s'était coulé jusqu'au cœur des rochers,
Disparaissant sans bruit à tous yeux étrangers.
Il avait juste rejoint le clan des chats du port
Qui aux dires du marin, valaient leur pesant d'or.

Le vieux s'agenouilla devant un interstice,
Scrutant des ses yeux bleus la présence d'une pelisse.
Tel un chien en arrêt devant une tanière,
Le vieillard maugréait de plus belle manière.

La femme le devinait, il ne lâcherait pas prise,
Il fallait une astuce ; arrêter l'entreprise.
Par-dessus les grosses fesses, pendait une vareuse :
Peut-être la tirer, ferait une fin heureuse.
La mégère l'agrippa, et par trois fois tira.
Le matelot vacilla mais d'un pouce ne bougea.
Pas de doute à présent, il lui fallait de l'aide,
Jamais elle ne pourrait faire bouger ce bipède.
La voiture stationnait à deux pas des rochers,
En sortir le fusil en serait chose aisée.

L'arme était camouflée sous une couverture
Car, souvent, la femme dût... éviter quelques durs
Qui se divertissaient d'elle en raillant son action.
Elle les envoyait paître, montrant ses munitions.
Alors, ils détalèrent, houspillant cette folle,
Et fonçaient vers nulle part, s'enfuyant sans gloriole.

Elle fit deux enjambées puis elle se ravisa :
Perdre sa liberté ? Et tout ça pour un chat !
Elle s'en retourna vite et saisit la casserole
Dont elle usait souvent pour nourrir les bestioles,
Car c'était devenu sa mission sur la terre ;

Nourrir les chats errants jusque dans leur repère.

Un de ses commensaux avait pris tant d'ampleur
Que le maigre félin fut pris pour un fugueur,
Pour un tigre échappé d'une ménagerie.
Le téléphone sonna à la gendarmerie,
De gros fauves rôdaient autour des apprentis !
La panique gagna vite et dans tout le pays,
Il ne fut plus question que de ce tigre en fuite.

Le féroce animal n'avait qu'un air chattemite
Lorsqu'on l'identifia, au détour d'un jardin.
Et la maréchaussée, voyant son air patelin,
Relâcha l'animal, sachant que le bestiau,
Au grand jamais ne vit le moindre chapiteau.

La femme savait depuis que l'on ne l'aimait guère ;
Une partie des braves gens haïssait ses manières.

On fit alors appel au premier magistrat
Qui, d'une signature, fit condamner les chats.

Pourtant, pour cette femme, aucun texte ne pouvait
L'empêcher de bien faire pour sauver ses minets.

Elle sentait, dans sa main, le poids de la casserole.
L'ustensile brandi, elle courut vers Arcole.
Le pont n'était qu'un quai ; l'Autrichien, un marin
Mais Bonaparte pointait sous des traits féminins.

Le marin tortillait des hanches et du derrière
Poussant son bras devant dans la petite ornière.
C'était bien une pêche à laquelle on était :

Une pêche à la main pour traquer la monnaie
Sous la forme d'un matou valant ses quelques sous.
Allant plus en avant, et tâtonnant partout,
Le vieux sentit du poil sous ses doigts boudinés ;
Il touchait un félin coincé dans les rochers.

C'était un Egyptien, natif d'Alexandrie.
Le marin attrapa trois brins de poil durci,
Césura les moustaches du bel Alexandrin.
Agrippant son trophée, le vieil Armoricaïn
Sentit un coup de griffe lui labourer la main,
Il se mit à hurler en un cri inhumain.

La blessure le lançait en une entaille profonde
Le marin n'avait plus... sa force et sa faconde.
Point de césure épique, dans le trophée gagné ;
Trois poils et le voilà très sûrement syncopé...

Reprenant ses esprits, il redevint grognon,
Les trois poils dans la main, à la bouche un juron.

....

« A quoi cela rime-t-il ? Rester pauvre, être riche ?
C'est pour l'avenir du port, et l'issue, je m'en fiche ! »

Du trou, il essaya de sortir sans succès...
Vainement, durement... Ma foi, il s'efforçait !
La femme, ravie et fière d'entendre ces cris d'orfraie,
Visa de sa casserole les fesses qui s'offraient.

*(Quand on a navigué sur toutes les mers du globe
Et que, depuis longtemps, on n'a pas vu de robe ;
Se trouver à quatre pattes avec la tête bloquée,
A la merci de tous, vous ferait paniquer.)*

Mais le naute est un fier et peut sans un remords
Sacrifier son derrière pour préserver son port.

Ainsi firent les héros d'une épopée épique ;
Plus d'une époque opaque en devint homérique.
Depuis cette aventure, la Ville tolère les chats
Et la vieille blessure se soigne à l'arnica.